

CHAPITRE 23 : LA RÉVOLUTION, LE XIX^e SIÈCLE... ET LA SUITE.

23.1. RÉVOLUTION, PERVERSION, NAPOLÉON(S) ?

23.1.1. De 1789 au premier Empire.

Au terme du XVIII^e siècle, dit des Lumières malgré l'extension du conflit à caractère féodal, la Révolution de 1789 a changé les données du problème - ou du moins elle les a déplacées.

La plupart des nobles ont disparu. Ici ou là, parfois de manière raisonnée, souvent au hasard, leurs châteaux ont brûlé. On a vu que ce fut le cas du château de Sade à Lacoste, comme de quelques autres dans la région - La Tour-d'Aigues bien sûr, mais aussi Cadenet, Lourmarin et Lauris ... Les responsables de ces incendies n'étaient pas toujours les villageois. La disette de l'été 1792 jointe à la découverte d'un complot royaliste ont entraîné une excitation générale et le déplacement de bandes armées. Celles-ci ont pris pour cibles les vieilles demeures seigneuriales soupçonnées de receler des réserves de grain - et toujours bonnes à piller, de toute façon.

Quelques villages ont adhéré dans l'enthousiasme aux idées révolutionnaires : pendant un temps le village de Saint-Martin-de-Castillon a pris le nom de Castillon-la-Montagne, profitant de sa situation près du Luberon pour rendre hommage au club révolutionnaire des Montagnards. Dans le Comtat la situation était plus contrastée. L'occupation d'Avignon par des troupes royales de 1768 à 1774 avait donné à la ville le goût de la France. Dans les mois suivant la Révolution, Avignon a donc demandé son rattachement à Paris. Mais le reste du Comtat restait très partagé. Des troubles ont éclaté. Les Avignonnais ont tenté d'intimider certains villages du Comtat, qui se sont défendus.

Finalement le rattachement a été voté en août 1791 à Bédarrides, 44 communes sur 98 n'étant toutefois pas représentées. Il a été entériné par décret du 14 septembre 1791. Puis, par décrets du 23 septembre 1791 et du 26 mars 1792, Avignon et le district de Vaucluse ont été rattachés

au département des Bouches-du-Rhône, tandis que le district de l'Ouvèze était rattaché autour de Carpentras à celui de la Drôme, et le district de Sault aux Basses-Alpes.

L'année 1793 enfin a vu la naissance du département de Vaucluse, et aussi à Paris celle d'une Constitution très noble - sans jeu de mots.

Elle contient, entre autres, un article lumineux qui la place au niveau de la meilleure sagesse confucéenne ou talmudique. S'il n'en faut garder qu'un, que ce soit donc celui-là, parce qu'il fonde ou devrait fonder toute éthique. Il est tiré de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen qui précédait l'Acte Constitutionnel et vous l'aurez deviné :

« *La liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme de faire tout ce qui ne nuit pas aux droits d'autrui : elle a pour principe la nature ; pour règle la justice ; pour sauvegarde la loi ; sa limite morale est dans cette maxime : Ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait* »¹.

La Constitution de l'An I devait malheureusement rester lettre morte, et toute l'éthique portée par cet article avec elle.

Son principal rédacteur, Marie-Jean Hérault de Séchelles, chef des Montagnards, fut également en effet l'un des organisateurs de la Terreur - dont il a été lui-même victime en avril 1794, pas même un an après l'adoption de sa Constitution. Juste retour des choses, peut-être : « *Ne fais pas à un autre...* ».

Mais la crainte du complot royaliste était bien réelle, et certainement en partie justifiée. Pour autant elle a eu bon dos ici et là - déjà en 1792, en Provence, pour piller et brûler quelques châteaux, et encore en 1793 à Paris pour tenter de faire place nette de toute opposition dans une lutte de factions qui avait tourné au règlement de comptes. La quête d'un nouveau pouvoir absolu n'était pas bien loin.

Et tandis que la Terreur lui préparait une voie... impériale, Bonaparte en décembre 1793 canonisait la ville de Toulon qui s'était rendue aux Anglais. En flattant une folie des grandeurs bien nationale, née au temps des fastes de Versailles, l'ambitieux général n'allait pas tarder à réconcilier les Français avec la monarchie. Pour leur malheur, ils en rêvent toujours.

On ne va pas ici détailler les fastes de l'Empire qui, pas plus que ceux de Versailles, ne concernaient la population laborieuse des campagnes. Elle ne faisait que les subir, sous forme d'impôts - qu'il fallût payer ceux-ci de son argent ou de son sang.

L'Empire pourtant a changé quelques aspects de nos paysages. On l'a vu dans un chapitre précédent, c'est alors que les routes et les places ont été ombragées des platanes dont on fait souvent à présent l'un des emblèmes de notre région. C'était pourtant encore alors une façon d'affirmer la prééminence de l'Etat sur la population, et celle de l'Empire sur la défunte République. Le platane en effet ne peut servir à rien, en-dehors de bois de chauffe, difficile à fendre toutefois. Ses fructifications sont allergisantes pour les hommes comme pour les bêtes, ses feuilles trop dures qui mettent des années à se dégrader ne peuvent en aucun cas servir de nourriture pour le bétail... En regard, le tilleul est infiniment plus généreux. Son feuillage peut nourrir bêtes et hommes (en excellente salade de printemps par exemple ou encore bouilli) et ses fleurs pouvaient procurer quelques revenus supplémentaires après cueillette en les vendant aux apothicaires. Mais surtout le tilleul avait fourni beaucoup d'arbres de la liberté aux villages après que le peuplier initialement choisi (sans doute parce que son nom latin se retrouve dans celui de peuple)² avait fait la preuve de sa fragilité³... Au-delà de l'ignorance ou du mépris des conditions de vie de la population laborieuse et de ses besoins, en choisissant le platane pour border les routes et ombrager les places on peut penser que le pouvoir cherchait peut-être un arbre qui rompit avec le symbole d'une liberté qui n'était plus à l'ordre du jour. Mais le platane avait également la réputation de pousser vite et d'avoir une ombre fraîche. Or Napoléon

¹ Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, Constitution de 1793 ou de l'An I, article 6.

² *Populus* dans les deux cas, l'un (le peuple) étant masculin et l'autre (l'arbre) étant naturellement féminin.

³ En ce sens au moins, il était peut-être mieux indiqué pour symboliser la liberté.

souhaitait des arbres qui pussent rapidement obombrer les routes du Midi¹ afin que ses troupes circulaissent à l'abri du soleil - et arrivassent plus fraîches sans doute aux massacres qu'il leur préparait.

Quelques mots en effet sur les glorieuses campagnes napoléoniennes. A Cucuron, on a relevé le nombre de mobilisés entre 1800 et 1815 - et le nombre de morts. Le premier s'élève à 240 hommes, piétaille et officiers confondus. Le second, à 59 hommes, 37 pour la troupe et 22 pour les gradés². Cela représente 24,6 % des mobilisés³ - et Cucuron n'est pas parmi les villages les plus touchés - pour qu'un tyran mégalomane pût rêver de régner sur l'Europe⁴... Aujourd'hui, on fait ici ou là (à Cadenet notamment, tambour d'Arcole oblige) de complaisantes reconstitutions de ces batailles - avec même quelques coups de canon. Pour être réaliste, cela exigerait cependant qu'à la fin, un quart ou un tiers des participants s'effondrent et restent au sol, tandis que les autres, hébétés, tourneraient en rond... Et encore cela ne rendrait pas compte, en tombant ainsi bien proprement, de la mitraille qui déchiquette, des boulets qui arrachent les membres, des baïonnettes qui s'enfoncent dans les ventres en tournant pour mieux accomplir leur besogne de mort, des coups de sabre des hussards qui fendent les têtes ou les visages... Vive l'Empereur !

Vive l'Empereur... Malgré son humanisme⁵, c'est bien pourtant ce qu'a crié Victor Hugo avant même que se développât sa haine contre Louis-Napoléon Bonaparte. Il est vrai que son père, le général Joseph Hugo, « *ce héros au sourire si doux* » suivi justement d'un hussard (au soir d'une bataille) faisait partie des chanceux qui avaient survécu. Et qui s'étaient consolés dans la gloire pour ne pas s'abîmer dans l'horreur et le dégoût lorsqu'ils étaient conscients de l'hécatombe perpétrée⁶. Au demeurant ces sentiments n'étaient pas si courants, parce que l'hécatombe était déjà largement absorbée par la fiction héroïque. Et aussi parce que dans ces circonstances, ils étaient et sont restés longtemps réputés peu virils. Il faut se souvenir que c'est avec des réactions viriles⁷ que l'on a fabriqué pendant des siècles la chair à canons - aussi sûrement et mécaniquement, et sans plus d'états d'âme, que le hachoir à viande du boucher fabrique la chair à saucisses. Malheureusement l'immense talent d'un Victor Hugo y a contribué tout autant que les livres d'histoire d'un Jules Michelet, en forgeant et en nourrissant le mythe du devoir, de la gloire, de l'honneur jusque dans le carnage⁸ - et en occultant soigneusement l'horreur... ou en faisant d'elle l'arrière-plan nauséeux qui par contraste illuminait la gloire : « ... *le soir d'une*

¹ Certaines régions, comme les Baronnie, sont cependant restées fidèles au vieux tilleul.

² M. Taron, Cucuron, ds Cahiers 5 de Luberon Nature, 1979, p. 79.

³ Pour mémoire, la première guerre mondiale a mobilisé 70 millions d'hommes, dont 10 millions ont trouvé la mort (soit 14,3 %). Il faut toutefois tenir compte des 20 millions de blessés (28,6 %) parfois très gravement, qui ont survécu du fait d'une médecine des armées plus présente sur les champs de bataille et quand même un peu mieux équipée.

Source : Le Figaro, La Première Guerre mondiale en chiffres. En ligne :

<https://www.lefigaro.fr/histoire/centenaire-14-18/2018/11/09/26002-20181109ARTFIG00123-la-premiere-guerre-mondiale-en-chiffres.php>

⁴ Certains nostalgiques disent encore pour faire l'Europe, mais on ne doit pas perdre de vue qu'il s'agissait de la faire à sa botte.

⁵ Voir par exemple *Melancholia* (1838) dénonçant le travail des enfants. En ligne (extraits) : https://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/victor_hugo/melancholia

⁶ En tout, civils et militaires confondus, on a estimé le coût des guerres napoléoniennes entre 3,5 millions et 7 millions de victimes dans toute l'Europe (à l'époque environ 190 millions d'habitants). Si l'on retient ce dernier chiffre, on n'est pas très loin proportionnellement de celui du carnage de la première guerre mondiale (18,6 millions de morts dans le monde, pour 420 millions d'habitants en Europe).

⁷ N. Huston a fort bien analysé celles-ci : N. Huston, Sois fort, Artignosc-sur-Verdon, éditions Paroles, 2018.

⁸ Pour imposer et magnifier l'idée de ce dernier - à son service bien sûr - Napoléon, toujours ingénieux, a même institué un Ordre national dont l'appellation lui donnait habilement une connotation militaire.

Mais quel honneur et quelle gloire pouvait-il y avoir à faire périr 3,5 à 7 millions d'êtres humains (selon les diverses estimations) à travers toute l'Europe ?

bataille, le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit »¹. La légende (des siècles) était en marche.

Cette voie a trouvé son aboutissement dans la première guerre mondiale. Car le prix de cette gloire-là, ce sont les millions de morts qui ne demandaient qu'à vivre tranquillement, et qu'on a expédiés sur les champs de bataille pour que les maîtres de leur pays (qu'il s'agît de monarques souhaitant agrandir leur territoire, de républicains rêvant d'une gloire historique, ou parfois même, seulement, d'affairistes sans scrupules) pussent étendre leur pouvoir - que celui-ci fût politique ou financier - et dans tous les cas flatter leur *ego*²...

Le long des routes et sur les places les platanes ont évincé les tilleuls, et dans les campagnes la plupart des nobles ont été remplacés par des notables. Ceux-ci s'étaient précédemment enrichis dans le commerce ou la banque, et on avait déjà vu poindre leur nez ou leur bedaine dans le courant du XVIII^e siècle. A La Tour-d'Aigues, Jean-Baptiste-Jérôme de Bruny a essayé de jouer ce jeu en se faisant élire maire en 1790 - mais ils étaient allés trop loin, son père et lui... D'autres, plus malins, se sont mis au service des nouvelles formes du pouvoir, ont fourni les armées quand c'était opportun, y ont gagné parfois un titre de noblesse - d'Empire, cette fois. Car malgré les idées nouvelles dans le fonctionnement de l'Etat - parfois même encore un peu révolutionnaires - l'Empire apparaît comme une première Restauration, non des personnes³ mais du système politique.

La plupart du temps en tout cas les nouveaux maîtres se sont révélés aussi âpres au gain que leurs prédécesseurs - revenus en force avec la seconde Restauration, celle des Bourbon puis des Orléans - même s'ils ne pouvaient plus se prévaloir de modèles féodaux. Bientôt ils se réclameraient du progrès. Et de fait ce progrès se traduirait par un indiscutable mieux-vivre - mais pour eux, bien sûr, et non pour le menu peuple de leurs ouvriers⁴.

23.1.2. 1848, la révolution confisquée.

Au milieu du XIX^e siècle ceux-ci étaient surexploités : ils touchaient des salaires qui étaient littéralement de misère pour 11h de travail quotidien à Paris, et 12 h en province - horaires légaux, parfois assez éloignés de la réalité...

A l'occasion de l'interdiction d'un banquet républicain (on dirait aujourd'hui un meeting) ils se sont révoltés le 22 février 1848 avec les étudiants. Le soir du 23 février le poète Alphonse de Lamartine, le mathématicien François Arago, les avocats Alexandre Ledru-Rollin et Pierre Marie de Saint-Georges, ainsi que le vieux magistrat Jacques Charles Dupont de l'Eure ont proclamé un gouvernement républicain. Après avoir tenté de jouer la carte d'Adolphe Thiers (selon une stratégie qui lui avait réussi en 1830) Louis-Philippe a dû abdiquer et une assemblée constituante a été élue. Mais les représentants, issus majoritairement de la bourgeoisie, ne

¹ Victor Hugo, Après la bataille.

En ligne : <https://www.poetica.fr/poeme-191/victor-hugo-apres-la-bataille/>

² Je mets à part la seconde guerre mondiale. S'il s'agissait bien là en effet de pouvoir et d'*ego* conquérants d'un côté, de l'autre côté il s'agissait de combattre non un pays (comme beaucoup pourtant l'ont fait par simple patriotisme ou nationalisme) mais une idéologie abjecte.

³ Il faut excepter ici Talleyrand, Fouché, ou plus tard Molé, qui ont survécu à tout, et tout traversé dans les honneurs, même quand on les injurait.

⁴ On retiendra toutefois quelques généreuses tentatives paternalistes - bien vite dénigrées et tournées en dérision à la fois par leurs pairs qui n'avaient pas l'intention de donner dans ce paternalisme, et par les idéologies ouvrières qu'elles gênaient considérablement dans leur vision de lutte des classes...

Il faut voir notamment à Noisiel, en Seine-et-Marne, la cité conçue par Émile-Justin Menier à partir de 1874. Les Menier c'était le chocolat, mais aussi l'île d'Anticosti au Québec, Chenonceau - et à une tout autre échelle bien sûr... le domaine de la Verrerie, à Puget, dans le Luberon, à cette époque.

comptaient - déjà - parmi eux aucun paysan, et seulement une quinzaine d'ouvriers et d'artisans¹. En outre sur 800 membres elle comptait plus de 300 monarchistes pour environ 285 républicains (dont une partie, vraiment très modérés) et une centaine de radicaux et de socialistes. La nouvelle République s'est donc mise en marche... à reculons - déjà, là encore.

En mai, son gouvernement (provisoire) a refusé à Louis Blanc la création d'un ministère du travail, et il a profité quelques jours plus tard d'une manifestation de soutien à la Pologne pour faire arrêter les chefs républicains jugés trop progressistes ou réformateurs - notamment Auguste Blanqui, Armand Barbès et François-Vincent Raspail (qui était natif de Carpentras). Début juin lors d'élections complémentaires la représentation du parti de l'ordre (conduit par Thiers) a encore progressé². Fin juin une nouvelle révolte des ouvriers a été réprimée dans le sang³. La discussion autour du projet de nouvelle constitution n'a commencé qu'après ces journées de juin. Malgré la générosité des idées initiales, déjà récuses, c'est donc une République très modérée qui s'est mise en place, autour du rôle central d'un président élu pour 4 ans⁴. Toutefois il ne pouvait pas se représenter, ce qui excluait en partie les politiques démagogiques à visées électoralistes et mériterait d'être aujourd'hui médité. En outre, à la différence de ce que nous connaissons à présent, le mandat des députés était de 3 ans⁵, ce qui instituait régulièrement (mais pas systématiquement) des élections en cours de mandat présidentiel. Cela aurait pu donc permettre, lorsque ces événements survenaient, de limiter démocratiquement les pouvoirs du président - si la deuxième République avait vécu.

En dépit de sa fadeur, celle-ci a cependant très vite été dénigrée jusque dans les travaux de l'Assemblée constituante jugés trop ouverts aux idées progressistes⁶. On retiendra surtout qu'elle a reconnu le suffrage universel (masculin, et vite limité dans le futur par des mesures censitaires et domiciliaires) et qu'elle a - enfin - aboli l'esclavage jusque-là ignoré. Mais pour les femmes « *enfermées dans le réseau juridique du Code civil* »⁷ (napoléonien) qui faisait

¹ Il est assez symptomatique que même à l'heure où l'on se préoccupe de la parité homme-femme - de manière d'ailleurs parfois contre-productive (discrimination positive ou inversée pour satisfaire à des quotas au mépris parfois de la qualification) - on n'ait jamais songé à instaurer de représentativité socio-professionnelle pour certaines catégories notamment sous-représentées. Il est vrai cependant que le monde paysan serait certainement alors personnifié par les gros acteurs de l'agriculture industrielle (sucriers, céréaliers) dont le lobby apparemment très actif, notamment au niveau du maintien des pesticides, n'a pas besoin de ça.

² Elle allait de nouveau le faire en septembre, notamment avec l'élection du prince Louis-Napoléon Bonaparte, le futur Napoléon III, qui avait déjà été élu, mais avait alors refusé de siéger - et ce revirement d'attitude révélait sans doute déjà une évolution qui lui semblait très favorable à ses desseins.

³ Marseille a précédé là d'un jour Paris dans la révolte. Mais la réalité des deux insurrections demeure bien différente. Comme l'a souligné R. Merle dans une étude très intéressante, Paris dépassait alors les 1.250.000 habitants, la ville a réuni des dizaines de milliers d'insurgés et les victimes s'y sont comptées par milliers (les prisonniers ayant été fusillés par centaines). Marseille atteignait seulement 200.000 habitants, il y eut quelques centaines de combattants, et quelques dizaines de victimes car les arrestations n'ont pas donné lieu à exécutions sommaires - en fait la ville n'a pas suivi. Le rôle des femmes a été également très différent dans les deux villes. Alors qu'elles ont été fort présentes dans l'Est parisien populaire, qui s'est soulevé, il n'y aucune mention de participation féminine à Marseille.

R. Merle, Marseille, Juin 1848, publié dans le cadre de l'Association 1851, pour la mémoire des Résistances républicaines, janvier 2012, en ligne : https://1851.fr/lieux/marseille_juin_1848/

⁴ Constitution du 4 novembre 1848, Chapitre V (du pouvoir exécutif), article 45 : J. Godechot, Les Constitutions de la France depuis 1789, Paris, Garnier-Flammarion (poche), 1970, p. 269.

⁵ Constitution du 4 novembre 1848, Chapitre IV (du pouvoir législatif), article 31 : J. Godechot, Les Constitutions de la France depuis 1789, Paris, Garnier-Flammarion (poche), 1970, p. 267.

⁶ Voir en ce sens H. Michel, Note sur la Constitution de 1848, ds La Révolution de 1848, Bulletin de la Société d'histoire de la Révolution de 1848, 1, 2, Mai-juin 1904, pp. 41-56.

https://www.persee.fr/doc/r1848_1155-8814_1904_num_1_2_1755

H. Michel était professeur à la Faculté des lettres de Paris, où il a consacré à l'histoire de cette Constitution une série de treize leçons pendant l'année scolaire 1898-99 (exactement cinquante ans donc après les faits).

⁷ J. Bart, J.-J. Clère, C. Courvoisier, M. Verpeaux (dir.), La Constitution du 4 novembre 1848, l'ambition d'une république démocratique, Actes du Colloque de Dijon, 10-11 décembre 1998, Dijon, Éditions Universitaires de

d'elles des "mineures perpétuelles" la situation était sans doute pire qu'au milieu du XVIII^e siècle. Enfin le droit au travail, et partant le droit du travail, reconnu par le gouvernement provisoire dès le 25 février 1848, a également été évacué du champ de la politique après le refus d'un ministère du travail à Louis Blanc (le 10 mai 1848) - et pour longtemps...

23.1.3. L'avènement du second empire et l'insurrection aptésienne.

C'est dans ce contexte, où le conservatisme et la réaction face aux propositions sociales du printemps 1848 étaient de plus en plus vigoureux, que Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, dit Louis-Napoléon Bonaparte¹, a été élu président de la République le 10 décembre 1848. Très vite, la situation s'est durcie, et certains des rares acquis de la deuxième République ont été remis en question. C'est le cas du suffrage universel que la loi électorale du 31 mai 1850 a amputé d'un tiers de l'électorat, et de la liberté d'expression dans la presse encore réduite par une loi du 16 juillet 1850.

Le 2 décembre 1851 (jour anniversaire du sacre de Napoléon Ier en 1804) Louis-Napoléon Bonaparte a fomenté un coup d'Etat pour conserver le pouvoir au-delà de 4 ans, ce que lui interdisait l'obligation constitutionnelle de se retirer après un mandat, et de patienter ensuite 4 années pour se représenter². Sur fond de référence au Premier Consul, l'oncle tutélaire, l'état de siège a été déclaré, l'assemblée nationale a été dissoute, ceux qui ont tenté de résister ont été arrêtés³. Le peuple de Paris a peu réagi⁴ car il considérait (à juste titre) que l'Assemblée, très conservatrice, l'avait dépouillé d'une partie de ses droits politiques. Mais cela a été différent dans les zones rurales républicaines. Près d'une trentaine de départements ont connu des insurrections diverses⁵. C'est notamment le cas de la Drôme, du Var et des Alpes-de-Haute-Provence (alors Basses-Alpes). Zola a raconté l'insurrection du Var dans *La fortune des Rougon*, et P. Magnan s'est fait l'écho de celle des Basses-Alpes au début de *La folie Forcalquier*. Dans le Vaucluse la situation a été contrastée. Comme dans toute la région, il y avait un assez grand nombre de sociétés républicaines, plus ou moins clandestines, nées en 1848 voire pendant la monarchie de juillet. Mais les forces dites de l'ordre - en fait simplement

Dijon, 2000 - Compte-rendu par R. Monnier, ds Annales historiques de la Révolution française, 326, octobre-décembre 2001, p. 199-201.

En ligne : <https://journals.openedition.org/ahrf/1184>

¹ Troisième fils de Louis Napoléon Bonaparte, dit Louis Bonaparte (frère de Napoléon Ier) et d'Hortense de Beauharnais (fille du premier mariage de Marie-Josèphe Tascher de la Pagerie, dite Joséphine de Beauharnais après son mariage avec Alexandre de Beauharnais guillotiné en 1794, première épouse ensuite de Napoléon Ier).

² Constitution du 4 novembre 1848, Chapitre V (du pouvoir exécutif), article 45 : J. Godechot, Les Constitutions de la France depuis 1789, Paris, Garnier-Flammarion (poche), 1970, p. 269.

³ Parmi ces résistants, on doit signaler Victor Schoelcher, le père de l'abolition de l'esclavage, et Victor Hugo.

⁴ Plus de 70 barricades ont quand même été dressées et des insurgés ont été abattus : R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, Mémoire de master I, Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse, année universitaire 2007-2008, p. 8.

En ligne : https://1851.fr/wp-content/uploads/2016/01/memoire_gardi.pdf

Egalement : R. Gardi, Reconquérir la République, Essai sur la genèse de l'insurrection de Décembre 1851 dans l'arrondissement d'Apt, Mémoire de Master 2, Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse, année universitaire 2008-2009.

En ligne : https://1851.fr/wp-content/uploads/2016/01/Reconquerir_la_Republique.pdf

Ouvrage imprimé : R. Gardi, Reconquérir la République. Essai sur l'insurrection de décembre 1851 en Luberon, Forcalquier, Editions C'est-à-dire /Association 1851, 2015.

⁵ Essentiellement au sud-est d'une ligne brisée Biarritz-Pithiviers-Strasbourg, reflet d'une province "rouge" située essentiellement dans le Centre et le Midi de la France. Le Nord et l'Ouest du pays sont restés passifs : R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 9.

réactionnaires (monarchistes ou bonapartistes) - étaient également très bien représentées, à l'image du pays en fait. Le canton d'Orange a été le premier à se révolter. La ville d'Avignon, où étaient stationnées de nombreuses troupes, n'a pas pu se soulever. L'arrondissement de Carpentras n'a pas bougé. Autour du Luberon la situation a été assez contrastée. A l'intérieur du massif les petites communes rurales de Sivergues et Buoux n'ont pas bronché¹. Les cantons de Pertuis et de Cadenet - pourtant jugés très rouges² - ont réagi diversement. Celui de Pertuis n'a guère eu l'occasion de se rebeller. Dès le dimanche 7 décembre en effet, deux régiments sont venus d'Aix-en-Provence et ont procédé à l'arrestation de nombreux républicains dans les communes de Beaumont, Mirabeau, Pertuis, Cabrières-d'Aigues et La Tour-d'Aigues³. La présence de ces deux régiments s'est vraiment révélée déterminante. A Cadenet, les forces dites de l'ordre y ont trouvé la force de réagir fermement face à des républicains qui souffraient d'un manque total d'organisation.

C'est donc en fait dans les cantons d'Apt, de Bonnieux et de Gordes que l'insurrection est allée le plus loin. Cette zone était en effet trop loin des centres militaires (Avignon ou Aix) pour que la troupe y fût envoyée, et elle était en outre en relation directe avec les Basses-Alpes par la route des Alpes. Pendant les événements on a vu à Apt des insurgés descendus de Viens mais aussi de Céreste. Après avoir désarmé le dimanche 7 décembre une troupe armée venue de Saint-Saturnin porter renfort au sous-préfet, le lundi 8 décembre les insurgés ont libéré deux "prisonniers politiques" coupables en fait de braconnage⁴ - dont l'un, récalcitrant à sa libération - et se sont saisis de la gendarmerie et d'une armurerie où ils ont trouvé de la poudre. Puis les insurgés d'Apt, de Saignon, de Villars, de Caseneuve, de Rustrel, de Castellet, de Saint-Martin-de-Castillon, de Viens et de Céreste se sont mis en route vers Avignon, rejoints par de petits groupes venus de diverses communes : Bonnieux, Roussillon, Ménerbes, Gordes, Jocas, Lioux, Murs, Coustellet et même Oppède⁵... Ils semblent alors avoir pensé que toutes les communes allaient s'enflammer à leur passage, et même que la troupe allait se rallier à eux. La réalité a été bien différente. A cela sans doute plusieurs raisons.

Tout d'abord les leaders républicains, seuls capables alors de structurer l'insurrection, ont été remarquablement absents. Plus encore qu'Ailhaud de Volx à Pertuis - voire le maire de cette commune lui-même, un certain Payan, que les insurgés ont accusé le 8 décembre de les trahir⁶ - un homme avait incarné depuis quelques années l'ambition républicaine dans le Luberon. Il s'agissait d'Elzéar Pin. Mais au moment des événements il a cruellement fait défaut - sans que l'on puisse vraiment savoir si c'était alors un prudent recul de sa part, ou bien un manque de charisme : après tout c'est une chose d'agiter des idées dans le cercle étroit de sociétés secrètes, c'en est une autre de soulever des foules... En tout cas, deux régiments ayant pris position à Pertuis, il a piteusement échoué à fédérer le canton de Cadenet le 8 décembre, tant à Villelaure

¹ R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 111.

² R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 14.

³ R. Gardi, Reconquérir la République, Essai sur la genèse de l'insurrection de Décembre 1851 dans l'arrondissement d'Apt, Mémoire de Master 2, Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse, année universitaire 2008-2009, pp. 274-275.

En ligne : https://1851.fr/wp-content/uploads/2016/01/Reconquerir_la_Republique.pdf

⁴ Cela n'est pas aussi incongru qu'il y paraît. Les procès-verbaux dressés par les gendarmes contre les "délits forestiers" et en particulier le braconnage étaient un ressort majeur de l'animosité contre ceux-ci : R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, pp. 97, 101.

⁵ R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, pp. 123, 140. Comme Saint-Saturnin-lès-Apt, Oppède était alors considéré comme acquis aux forces dites de l'ordre ou, au moins, à l'immobilisme.

⁶ R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 12.

De fait quelques élus semblent avoir eu plusieurs casquettes selon le lieu où ils se trouvaient, tel le maire de Gordes : R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 133.

où il est arrivé vers midi que dans le chef-lieu où se tenait une foire¹. Il n'a pu de la sorte tirer un contingent de ce canton et l'emmener grossir la colonne insurrectionnelle qui avait quitté Apt en direction de l'Isle-sur-Sorgues où elle espérait faire sa jonction avec lui. On peut observer qu'après son échec du 8, Elzéar Pin n'est réapparu à Apt que le 9 en fin de journée, après le retour de la fameuse colonne insurrectionnelle qu'il aurait dû rejoindre ou commander... Alors accusé de trahison par certains, il a dû être évacué du local de réunion²...

L'isolement et l'absence de coordination ont fait le reste - et même parfois le manque de simples contacts entre les divers groupes. A Cadenet, un parti d'insurgés s'est ainsi dissout dans la nuit du 8 au 9 simplement parce qu'un message n'est pas passé, le messenger jugé suspect ayant été arrêté à Pertuis³.

Enfin, et c'est peut-être le plus important, si elle était bien présente dans le Midi l'aspiration républicaine était loin d'être écrasante partout. Au vu des résultats électoraux précédents, l'arrondissement d'Apt lui était certes très favorable⁴. Dans la vallée d'Apt, outre la ville elle-même et la majeure partie des communes de son canton, c'était le cas de Bonnieux, Lacoste, Ménerbes et Roussillon. Mais la majorité du canton de Gordes, les villages d'Oppède, de Saint-Saturnin-lès-Apt, de Sivergues et de Buoux restaient acquis au parti dit de l'ordre. Un Elzéar Pin voyait bien ce qu'il en était dans le reste du département et dans le Midi - mais aussi dans le reste de la France. Cela pourrait expliquer en partie son attitude. C'était un politique averti⁵ - et le seul peut-être qui fût alors capable avoir alors une vision d'ensemble de la situation. Sa distanciation a donc pu être motivée par la simple conscience que le projet, pour enthousiaste et spontané qu'il fût autour du Luberon et dans les Basses-Alpes, n'avait aucune chance d'aboutir. Il pouvait seulement se terminer comme la révolte de Fouquet d'Agoult en 1481 - sauf qu'ici entre Louis-Napoléon Bonaparte et Adolphe Thiers (au demeurant jugé "libéral" et même à ce titre un temps incarcéré) il ne fallait pas compter sur l'intelligence politique d'un Louis XI..

En tout cas le 8 décembre pensant retrouver à L'Isle-sur-Sorgues les renforts du canton de Cadenet amenés par Elzéar Pin, les chefs de la colonne insurrectionnelle partie d'Apt ont été assez dépités de ne pas l'y voir. En outre la petite ville était calme, l'armée s'y étant montrée. Tandis qu'une partie de la colonne restait à L'Isle (jusqu'au lendemain matin) le reste s'est porté vers Cavaillon (toujours dans l'espoir de faire la jonction avec Elzéar Pin) puis s'est à nouveau scindé : une partie des insurgés est restée à l'attendre sur la route, près du pont du Coulon⁶, les autres ont décidé de rentrer sur Apt. C'est là qu'ils ont enfin retrouvé Elzéar Pin le mardi 9 dans l'après-midi. Et c'est là que bousculé par les insurgés, dont un certain Méritan, dit Barbès, celui-ci a dû être évacué de la réunion⁷.

Le 9 décembre, alors que les insurgés d'Apt venaient de quitter L'Isle en direction de Cavaillon, un fort contingent militaire venu d'Avignon (150 fantassins, 100 cavaliers) s'était mis en route. Après être passé par Pernes et l'Isle, il a rejoint les insurgés (une centaine) dans la nuit du 9 au 10 décembre à hauteur du pont sur le Coulon (aujourd'hui à l'entrée de Cavaillon, alors en pleine campagne). Ignorant avoir affaire à l'armée, les révoltés ont tiré quelques coups de feu. Cela a

¹ R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 180. Dans la nuit du 8 décembre, alors que de petits groupes d'insurgés se regroupaient sur la route de Lourmarin, la présence d'Elzéar Pin a été attestée parmi eux (R. Gardi, *op. cit.*, p. 181).

² R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 149.

³ R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, pp. 182-183.

⁴ R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 14.

⁵ Amnistié en 1859, il s'est tenu à l'écart de la politique active jusqu'à la défaite de 1870 après laquelle il a brigué et obtenu un mandat de député.

⁶ R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 150.

⁷ R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 149.

entraîné une riposte qui les a fait se débander. Il y aurait eu en tout 3 morts ainsi que plusieurs arrestations¹.

Ce n'était qu'un début. Car le 11 décembre la troupe est arrivée à Apt. Lors d'une première battue, 39 personnes ont été arrêtées à Bonnieux, 58 à Apt, 55 à Saint-Martin-de-Castillon et 22 à Villars - ce qui donne un reflet de l'implication de ces villages. Une prime de douze francs a été allouée aux agents de la force publique (militaires, gendarmes, agents de police) par personne capturée². A la fin décembre, ce ne sont pas moins de 1200 personnes qui ont été arrêtées dans le département, et 776 prévenus étaient emprisonnés. Mais les principaux chefs, dont Elzéar Pin, ont pu s'enfuir. La chasse aux insurgés s'est poursuivie dans les bois jusqu'à fin janvier.

Plusieurs types de peine étaient prévus pour les accusés selon la gravité des faits reconnue. Il est à noter que dans leurs instructions les commissions militaires qui répartissaient les prévenus dans les divers types de peine prévus « *ne doivent pas avoir nécessairement des preuves matérielles [...] La désignation de ces affiliés par les agents secrets de la police, ou par la rumeur publique doit leur suffire* »³. Dans le Vaucluse, 19 accusés ont été déportés à Cayenne (pour 5 à 10 ans), 107 déportés en Algérie avec la peine "plus" (emprisonnement dans un fort ou un camp), 158 déportés en Algérie avec la peine "moins" (liberté de choisir sa résidence). Par ailleurs 302 individus ont été emprisonnés, 7 ont été expulsés hors de France, 5 ont été éloignés du territoire, 17 renvoyés devant les tribunaux correctionnels (et 1 vers une autre commission), 24 soumis à la surveillance. Enfin 42 prévenus ont été remis en liberté. La Commission mixte de Vaucluse a statué sur le sort de 682 prévenus. A ces chiffres il faut ajouter 79 personnes remises en liberté par la commission militaire et 274 par le préfet plus enclin à la clémence. Au total 1035 personnes avaient donc été incarcérées. Pour autant que l'on puisse les comparer aux chiffres fournis pour la France par R. Gardi⁴, il semble donc qu'il y a eu proportionnellement beaucoup d'inculpés dans le département (3,95% du total de la France) ainsi que de déportés à Cayenne (le double de la moyenne nationale) près de trois fois plus de personnes condamnées à la prison, mais aussi bien plus de libérés sans condition. Sans doute la clémence du préfet était-elle pour beaucoup dans ce dernier chiffre : le facteur humain de l'autorité a donc joué. Forcément, avec tout ça on trouve moins de déportés en Algérie (surtout en régime "plus") moins d'expulsés et d'éloignés et surtout beaucoup moins de surveillés. On ne compte apparemment pas les exilés volontaires, comme Elzéar Pin qui a réussi à fuir en Italie⁵ (à l'image de Victor Hugo en Belgique, puis à Jersey et à Guernesey).

L'aspiration républicaine avait vécu. Mais au-delà du caractère désorganisé de la rébellion, et de son manque de moyens, on doit observer que celle-ci a été relativement peu suivie - même dans les départements du Midi "rouge". Il y avait beaucoup d'illusions dans l'espoir d'un soulèvement général ou d'un ralliement de la troupe à l'insurrection⁶. Le parti de l'ordre

¹ R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 153.

² R. Gardi, Reconquérir la République, Essai sur la genèse de l'insurrection de Décembre 1851 dans l'arrondissement d'Apt, p. 275.

³ R. Gardi, Reconquérir la République, Essai sur la genèse de l'insurrection de Décembre 1851 dans l'arrondissement d'Apt, pp. 278-279.

⁴ Ces chiffres sont respectivement de 239 déportés à Cayenne, 4549 déportés en "Algérie +", 5032 déportés en "Algérie -", 2827 emprisonnés, 980 expulsés de France, 640 éloignés du territoire, 645 renvoyés devant les tribunaux correctionnels, 5179 soumis à surveillance, 247 renvoyés devant une autre commission, et 5857 remis en liberté - ce qui fait un total de 26 195 (et non 26 884 comme indiqué par R. Gardi, ce qui suggère la possibilité d'une erreur de transcription).

R. Gardi, Reconquérir la République, Essai sur la genèse de l'insurrection de Décembre 1851 dans l'arrondissement d'Apt, p. 282.

⁵ Amnistié en 1859, il s'est tenu à l'écart de la politique active jusqu'à la défaite de 1870 après laquelle il a brigué et obtenu un mandat de député.

⁶ R. Gardi, Pour une relecture de Décembre 1851 en Vaucluse, le cas de l'arrondissement d'Apt, p. 152.

répondait en fait aux aspirations des Français, ainsi que les élections supplémentaires de juin et septembre 1848 puis l'élection présidentielle de décembre 1848 et les élections législatives de mai 1849 l'avaient montré. Toutefois le problème quand on instaure démocratiquement un régime qui bascule vers l'absolutisme - ou plus récemment, le totalitarisme - c'est qu'il offre très rarement la possibilité interne d'un retour en arrière. Il a donc fallu attendre 1870, et la défaite de Sedan qui a mis fin au second Empire, pour voir renaître une République.

Même si elle semble parfois inévitable (ou indispensable, selon le point de vue) il faudrait donc rappeler aux idéalistes épris de révolution¹ que les mobiles les plus généreux de celle-ci le plus souvent sont pervertis, et qu'elle amène à terme la dictature - que ce soit celle d'un tyran ou celle du peuple... incarné par un tyran.

23.2. DES INNOVATIONS ENCORE.

Comme les siècles précédents, et sans que cela ait dans l'ensemble davantage d'incidence sur les conditions de vie des populations, le XIXe siècle allait voir bon nombre d'innovations - de plus en plus, en fait, car le processus va en s'accéléralant de manière exponentielle, les découvertes s'appuyant sur les découvertes à partir d'un certain point.

23.2.1. L'agriculture.

Dans le domaine de l'agriculture, on allait assister ainsi à la mise en exploitation de nouvelles plantes.

La pomme de terre, d'abord, à large échelle, dont la culture allait supplanter à Pertuis celle du haricot, lentilles et fèves restant secondaires mais bien représentées.

La garance ensuite, qui fournissait un beau coloris rouge aux teinturiers, notamment hélas pour faire des costumes militaires². Plante emblématique du Vaucluse - jusqu'à 13 500 ha cultivés en 1862, contre 3 700 pour les Bouches-du-Rhône, 1 400 pour le Gard et 1 100 pour la Drôme - elle réclame des sols profonds et assez humides, que l'on puisse travailler jusqu'à 50 cm au moins (et dont on devait aller chercher les racines jusqu'à 70 cm au moment de la récolte). Autant dire qu'il ne pouvait s'agir que d'une culture périphérique pour le Luberon même si la

Selon les propos d'un insurgé de L'Isle au soir du 8 décembre : « *Nous avons pris l'Isle et nous sommes en ce moment près du pont du Coulon, dans chaque endroit nous ferons des recrues et nous serons 22 mille quand nous marcherons sur Paris.* »

¹ Même si elle est encore agitée par certains politiques (comme épouvantail) il semble en effet que l'arsenal anti-émeute développé depuis cinq décennies par la plupart des états modernes (derrière la France) relègue un peu la révolution au rang des idées. Sur cet équipement, on peut voir par exemple :

L. Bronner et I. Mandraud, La France promeut un modèle anti-émeute d'exception, ds Le Monde, 17 octobre 2008, en ligne :

https://www.lemonde.fr/societe/article/2008/10/17/la-france-promeut-un-modele-antiemeute-d-exception_1108083_3224.html

C. Polloni, Maintien de l'ordre : même sans grenades, il reste de quoi faire, ds l'Obs, 05 décembre 2016, en ligne : <https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-police-justice/20141205.RUE6870/maintien-de-l-ordre-meme-sans-grenades-il-reste-de-quoi-faire.html>

P. Baudais, Voici le nouvel arsenal des policiers et gendarmes, ds Ouest-France, 13 mars 2017, en ligne : <https://www.ouest-france.fr/leditiondusoir/data/954/reader/reader.html#!preferred/1/package/954/pub/955/page/8>

² Brillants dans les salons, ils distinguaient malheureusement leurs porteurs comme des cibles visibles de fort loin pendant les opérations militaires.

feuille pouvait nourrir le bétail¹ : en 1862, le département des Alpes-de-Haute-Provence (dont les caractéristiques générales sont assez proches de celles du Luberon) ne totalisait d'ailleurs que 180 ha plantés en garance. Mais le moulin Saint Pierre aux Taillades, sur le canal de Carpentras, ancien moulin à garance, donne une idée de l'importance que la plante a pu revêtir dans l'économie du Comtat jusqu'à la découverte de teintures chimiques en Allemagne vers 1870 et leur large développement à la fin du XIXe siècle.

La betterave à sucre enfin - pour laquelle entre 1832 et 1834 le marquis de Forbin-Janson allait faire construire à Villelaure l'ensemble de la Fabrique, remarquable prototype des structures paternalistes du XIX^e siècle évoquées ci-dessus. Le projet était grandiose. Il abritait des logements pour plusieurs centaines d'ouvriers, vraiment spacieux pour l'époque, une maison de maître et une raffinerie. En 1838 celle-ci a réussi à produire 9 tonnes de sucre par jour pendant la campagne sucrière. Mais le marquis et ses agronomes avaient sous-estimé les difficultés d'acclimatation de la betterave - et surtout l'évolution du climat, parce qu'on ne pensait pas qu'il pût varier conséquemment. Or le refroidissement s'est poursuivi (de manière peut-être plus continue, moins brutale, mais tout aussi sévère) jusqu'au milieu du XIXe siècle. Après une dizaine d'années d'exploitation, et malgré le recours à d'autres cultures (garance, céréales, et même cardons) l'entreprise a donc fait faillite, entraînant la liquidation de la totalité des biens du marquis.

23.2.2. L'industrie et les manufactures.

L'industrie, ou ce qui en tenait lieu, va d'abord nous entraîner de l'autre côté du Luberon. Un habitant de Roussillon, Jean-Etienne Astier, avait en effet redécouvert en 1780 ce que tout bon Néandertalien (et même Anténéandertalien) savait quasiment à la naissance - à savoir que l'ocre pouvait fournir une peinture aux couleurs pratiquement inaltérables. Son exploitation, ainsi que celle du fer qui forme des croûtes épaisses au sommet des gisements d'ocre (reconnues et exploitées depuis le deuxième âge du fer au moins) allait faire la richesse de Roussillon, de Gargas, et bien sûr aussi de Rustrel-Gignac. Entre 1822 et 1890, deux usines traitant le minerai de fer y ont fonctionné tout à tour, qui ont employé jusqu'à 200 personnes, tandis que l'ocre était extraite par tombereaux entiers : à son apogée, avant la première guerre mondiale, la région qui a connu plus de cent carrières et quelque vingt-cinq sites de traitement² allait produire jusqu'à 37.000 tonnes d'ocre par an !

C'est une autre activité également bien connue des Néandertaliens - la vannerie - qui s'est imposée à Cadenet dans le courant du XIXe siècle où la nature du terroir, en bord de Durance, permettait la culture des osiers.

Utilisant de l'osier refendu, ou plus tard du rotin importé, elle allait connaître son expansion maximale dans le premier tiers du XXe siècle avec la société coopérative La Glaneuse³ - après qu'une spécialité du village, la vannerie carrée⁴, se fut imposée au tout début de ce siècle dans

¹ Longtemps utilisée comme médicinale (dans la prévention des calculs rénaux) la plante est cependant toxique : elle est considérée comme cancérigène et pourrait en outre causer des anomalies congénitales et des fausses couches.

² Une fois extraits, les sables ocreux étaient traités par lévigation (lavage à l'eau courante entraînant par gravitation le dépôt du sable tandis que les particules d'ocres plus légères étaient emportées) puis par décantation et évaporation dans des bassins peu profonds évoquant les marais salants. Les centres d'extraction devaient donc se trouver à proximité de cours d'eau ou de sources très abondantes. Le rendement était d'environ 10 kg d'ocre pour 100 kg de sables ocreux.

³ Sur l'origine de cette coopérative, associée à l'histoire de sa famille, on peut lire C. Jacquème, Histoire de Cadenet, Marseille, Laffite Reprints, 1979, pp. 478-479.

⁴ Il s'agit des ouvrages parallélépipédiques réalisés en vannerie, principalement des articles de voyage (malles, valises) mais aussi des paniers spécialisés, comme les mannes de pâtisseries.

d'autres centres de production (notamment Aramon et Vallabrègues dans le Gard). L'une des caractéristiques de la vannerie de cette époque résidait en effet dans les relations étroites qu'entretenaient entre eux les divers foyers de production. Ces liens ont d'ailleurs entraîné le déplacement vers Cadenet de familles originaires du village de Fayl-Billot dans la Haute-Marne. La vannerie constituait une activité très prenante, qui nécessitait beaucoup de travail de préparation tant dans les oseraies¹ que dans les ateliers (notamment le trempage pour l'osier blanc, puis le fendage) avant de passer à la fabrication qui réclamait pour sa part, selon les ouvrages, une grande dextérité².

23.3. MUSIQUE !

Mais à Cadenet, qui l'a un peu oublié au profit des tambours militaires, le début du XIXe siècle allait également voir l'éclosion d'un art bien différent, puisqu'il s'agit de musique classique. L'ancienne Provence aimait la musique. On a relevé plus haut qu'en 1376 déjà, entre le passage des Grandes Compagnies et les ravages de Raimond de Turenne, la Ville d'Apt avait engagé des ménestriers venus de Saignon et de Buoux. Et en 1574-1575, à Apt encore, alors que les guerres de religion faisaient rage dans la région, le Conseil avait dû interdire de danser sur les places au son du tambourin³. Il y avait donc une longue tradition, et l'on apprenait sans doute très jeune à chanter, et quand on le pouvait à jouer d'un instrument.

C'est dans ce contexte qu'est né en 1810, le 13 avril exactement, l'unique compositeur de musique classique dont le Luberon puisse s'enorgueillir. Il s'agit de ce Félicien David dont nous avons déjà évoqué plus haut la maison natale bâtie en partie sur le rempart méridional du village. Quatrième d'une famille de cinq enfants (il avait deux frères et deux sœurs)⁴ il est né dans un petit appartement que les propriétaires de la maison possédaient au-dessus de celui qu'ils occupaient eux-mêmes dans la rue des Imbes - qui deviendrait un jour, bien sûr, la rue Félicien David⁵. Il y avait là deux pièces sous le toit, auxquelles on accédait par une porte donnant sur la rue et un escalier assez raide, en traversant un vaste grenier aménagé en magnanerie. L'une au sud-est, dans laquelle on entrait par une porte basse, abritait une cuisine avec une belle pile en pierre froide et une cheminée. L'autre au sud-ouest, sans ouverture au mistral, était la chambre. Au-dessus, et à partir de cette dernière, on pouvait sans doute déjà

Sur le sujet, et l'origine de cette innovation, on peut lire C. Galtier, Entre Provence et Languedoc, les vanniers de Vallabrègues, ds *Le Monde alpin et rhodanien, Revue régionale d'ethnologie*, n°1-4, Artisanat et métiers de tradition, 1979, pp. 39-280, notamment pp. 121, 236, 261-262.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/mar_0758-4431_1979_num_7_1_1074

¹ Comme les mûriers, les osiers sont coupés régulièrement au-dessus d'un tronc qui a tendance à s'épaissir alors que les parties supérieures sont maintenues très maigres - cette taille, en arbre têtard ou trogne, loin d'affaiblir la plante, lui conférant une très grande longévité.

² Elle avait dans le village ses ouvriers qualifiés, ou plutôt ses ouvrières après que la première guerre mondiale a ouvert aux femmes ce métier qui était au départ masculin.

³ R. Bruni, Buoux, Monographie, Aix-en-Provence, Edisud-Luberon Nature, 1981, p. 44. - Voir aussi F. Sauve, Les services publics communaux et les abonnements en nature au Moyen Âge dans la région aptésienne, Aix-en-Provence, Typographie et lithographie B. Niel, 1908.

⁴ Sur Félicien David, voir C. Jacquème, Histoire de Cadenet, Marseille, Laffitte Reprints, 1979, pp. 517-541.

⁵ Le nom des Imbes - d'origine incertaine mais qui semble avoir revêtu quelque importance puisqu'on a voulu le conserver - a alors été déplacé à l'impasse située juste un peu plus bas dans l'actuelle avenue Gambetta.

On peut la localiser en ligne sur la page :

<https://www.google.com/maps/place/Impasse+des+Imbes,+84160+Cadenet,+France/@43.7340255,5.3721641,65m/data=!3m1!1e3!4m5!3m4!1s0x12ca1f37cd62a70d:0xdc35cc506d6fbb3b!8m2!3d43.734152!4d5.372368?hl=fr>

A comparer avec la carte détaillée du village en 1834 (cadastre dit napoléonien) section G dite de la Ville, feuille unique : http://v-earchives.vaucluse.fr/viewer/84-026/AD84_3P2_026_017_H.jpg

accéder à deux terrasses couvertes, aménagées à une époque imprécise grâce à un exhaussement du toit (peut-être en même temps que l'on avait aménagé le petit appartement du premier étage sur rue). Ces réduits aérés, comme à Manosque chez les Giono un siècle plus tard¹, servaient de pigeonnier². Ce n'est pas ici de la littérature : le père de Giono était cordonnier, celui de Félicien David, orfèvre - à Cadenet, en 1810 ! Si la famille Giono n'était pas riche, que penser alors de celle des David ? Le père de Félicien travaillait d'ailleurs aux champs avec les propriétaires de la maison³. A Manosque les galeries donnaient sur les toits et sur le paysage des collines. A Cadenet, depuis l'appartement des David et les terrasses couvertes la vue était magnifique sur la vallée et les montagnes méridionales, de la Sainte-Victoire aux Alpilles en passant par la Chaîne des Costes et la Trévaresse. Peut-être ce vaste horizon contribua-t-il à donner à l'enfant l'envie d'en connaître d'autres encore plus larges.

Bien plus tard, comme égaré dans ses *Mélodies d'Orient* (1836) un bref morceau en tout cas recevrait pour titre *Souvenir d'enfance*⁴. Et les hirondelles, dont les nids s'égrenaient au-dessus des fenêtres de l'appartement, et qui remplissaient celui-ci de leurs cris en été, lui ont peut-être inspiré l'une de ses mélodies les plus connues de son temps⁵.

Orphelin à 5 ans, le petit Félicien David recueilli par sa tante fut admis à 8 ans dans la maîtrise de la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence sur la recommandation du curé du village (nommé également David mais sans lien avec la famille, nous dit C. Jacquème)⁶. Reniant en partie cette éducation catholique, il fut ensuite, à partir de 1831, un disciple convaincu du comte de Saint-Simon. Et c'est tout naturellement, avec ses compagnons saint-simoniens qui voulaient permettre à l'Égypte d'accéder à la modernité, qu'il est parti à la découverte de l'Orient en 1833 : Constantinople, Smyrne, Jaffa, Jérusalem, Alexandrie, Le Caire, Beyrouth... On allait le revoir à Paris en 1836, qu'il conquiert douze ans plus tard, en 1844, avec son poème symphonique *Le désert*⁷ - pourtant assez pompeux et assommant, à mon goût tout au moins. En 1869, il succéda à Berlioz, qui appréciait sa musique, à l'Institut et au Conservatoire. Et à sa mort, le 29 août 1876, le refus de lui accorder les honneurs militaires (auxquels il avait droit en tant qu'officier de la Légion d'honneur) sous prétexte qu'il n'était pas enterré religieusement a précipité la chute du (quatrième) gouvernement Dufaure. Mais son saint-simonisme, la faveur de Napoléon III, et surtout son nom (dans un pays que l'affaire Dreyfus allait bientôt ravager) devaient lui valoir de sombrer rapidement dans l'oubli - en France au moins, car il a continué d'être joué à l'étranger jusque dans le deuxième quart du XXe siècle... Mais plutôt que parler de lui, il vaut mieux l'écouter dans ses meilleurs morceaux, « *Les Brises d'Orient* » ou ses « *Trios pour violon, violoncelle et piano* »⁸. Vous découvrirez alors un vrai compositeur, que l'on n'écoute pourtant presque plus, avec des attaques souvent très franches, et des mélodies très prenantes !

¹ Voir à ce sujet l'excellent recueil de G. Giono, *De Homère à Machiavel*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 21 et 75.

² Cela situerait l'aménagement de ces terrasses couvertes après la Révolution, puisque l'élevage du pigeon était auparavant un privilège nobiliaire. Outre leur viande, les pigeons étaient alors élevés pour leur fiente appelée colombine que l'on utilisait comme engrais (notamment dans les jardins et dans les vignes, pour lesquelles deux ou trois nids produisant une douzaine de kilogrammes de fiente par an étaient réputés fumer un hectare). On l'utilisait aussi parfois dans certaines régions comme produit répulsif pour les charançons.

³ Il s'agissait des grands-parents du Dr C. Jacquème, auteur d'une *Histoire de Cadenet* (Marseille, Laffitte Reprints 1979, pp. 517, et surtout 520-521 pour ce qui nous intéresse ici).

⁴ Bon enregistrement sur le disque F. David, *Les Brises d'Orient*, Les Minarets (David Blumenthal / HNH Marco Polo, 1991), page 14.

⁵ On peut en trouver la partition en ligne sur le site de l'Université John Hopkins aux Etats-Unis : <https://levysheetmusic.mse.jhu.edu/collection/125/115a>

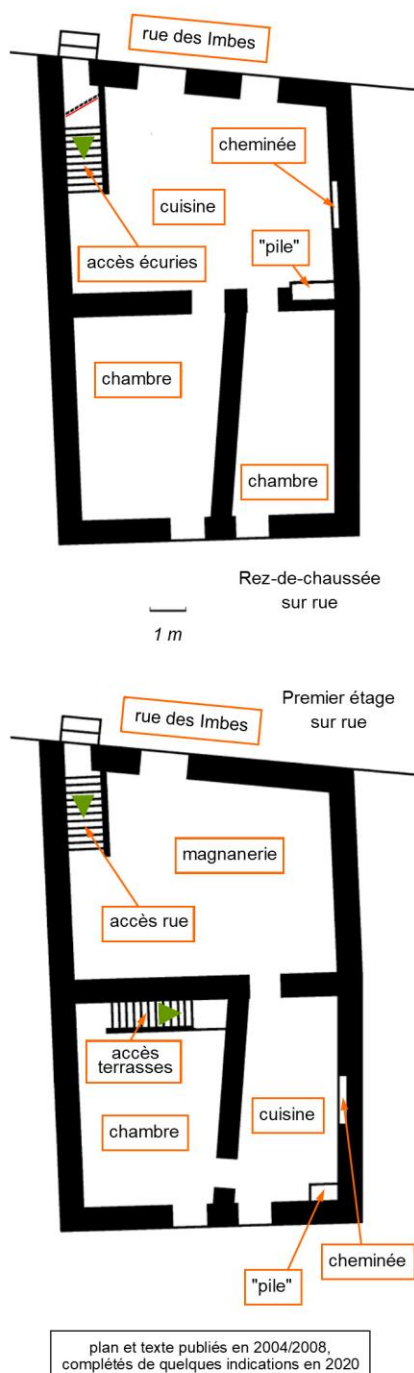
⁶ C. Jacquème, *Histoire de Cadenet*, Marseille, Laffitte Reprints, 1979, p. 521.

⁷ F. David, *Le désert* (O. Pascal, B. Lazzaretti, Chœur de la cathédrale St Hedwig de Berlin / Deutschlandradio-Capriccio, 1991).

⁸ F. David, *Les Brises d'Orient*, Les Minarets (David Blumenthal / HNH Marco Polo, 1991) - Trios avec piano n° 2 et 3 (Eszter Perenyi, Tibor Parkanyi, Ilona Prunyi / HNH Naxos Patrimoine, 1993).

PI. 99 : LA MAISON NATALE DE FELICIEN DAVID À CADENET, UN HABITAT PAYSAN AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE.

UN HABITAT PAYSAN SIMPLE.



Au temps où la famille David l'a habitée, au début du XIX^e siècle, la maison appartenait à des "paysans de la ville" comme les a joliment nommés P. Magnan à Manosque - c'est-à-dire des gens qui exploitaient des terres autour du village où ils habitaient. Il s'agissait des grands-parents du docteur Jacquème, auteur d'une monographie sur le village dont le père, né en 1798, se souvenait d'avoir vu le petit Félicien David alors qu'il était enfant.

Comme toutes les maisons de ces paysans de la ville, celle-ci se partageait entre un espace dévolu aux bêtes (l'écurie-cave voûtée du XVI^e siècle et le rez-de-chaussée de l'ajout du XVII^e siècle qui abritaient écurie, étable et porcherie) et un espace réservé aux hommes qui se divisait ici en deux parties.

La première, destinée aux propriétaires (rez-de-chaussée sur rue ou premier étage sur cour), offrait une grande pièce à vivre et deux chambres au sud. La pièce à vivre donnait sur la rue par une large porte et une fenêtre qui lui fournissait le jour, mais c'était une pièce relativement obscure. Un escalier à vis, en pierre, assez raide, permettait d'accéder aux écuries, aux soies, ainsi qu'à une vaste cuve à vin située en partie sous la rue. Elle était accessible depuis celle-ci par une trappe située juste entre les portes d'entrée des deux appartements. Les chambres situées au midi bénéficiaient chacune d'une petite fenêtre surplombant le rebord du rempart, sur lequel la maison était construite. Sans doute cette partie, quoiqu'elle fût celle des maîtres de maison, et qu'à ce titre elle offrît plus d'espace, n'était-elle guère plus luxueuse que celle que ceux-ci réservaient à leurs ouvriers agricoles.

Car il se rajoutait ici un espace destiné à abriter une famille qui aidait aux champs les maîtres de maison. C'était le cas des David. Le père de Félicien David, qui était orfèvre, n'avait en effet pas trouvé à Cadenet de quoi vivre de son métier. Cet étage bénéficiait d'une entrée particulière qui s'ouvrait (et s'ouvre toujours) à côté de l'entrée principale. Par un escalier assez raide on accédait à un grand grenier utilisée comme magnanerie (élevage des vers à soie). Au fond de ce grenier se trouvait la porte basse qui donnait accès à l'appartement : une cuisine équipée d'une cheminée et d'une "pile" (pierre massive servant de paillasse pour cuisiner plutôt que d'évier) ainsi qu'une chambre, bien petite pour abriter un couple et cinq enfants, mais offrant une vue exceptionnelle sur la Sainte-Victoire et les Alpilles. J'ai représenté au fond de celle-ci l'escalier menant à l'étage supérieur (deux terrasses couvertes dont l'une au moins utilisée pour élever quelques pigeons, comme c'était le cas partout). Leur existence au début du XIX^e siècle fait encore question (il s'agit d'un rajout en hauteur postérieur à la construction du XVII^e siècle) mais aucun élément ne permet de l'infirmier - et la Révolution avait donné le droit d'élever des pigeons, ce qui était le cas ici.

C'est là le cadre où le petit Félicien David a passé ses cinq premières années.



23.4. ET APRÈS ?

C'est assez, peut-être, pour finir ce travail en musique. Nous venons d'ailleurs de croiser J. Giono, et P. Magnan - tous deux mélomanes.

Et nous sommes entrés là dans un autre monde, qu'ils ont su décrire avec talent, même si la lavande cultivée apparaît parfois un peu tôt aux yeux critiques de l'historien¹.

Alors il est temps sans doute de se taire, et de les écouter, eux, avec leur talent, parler de Lure et du Luberon, mais aussi de ce monde né après 1870...

Comme l'eût dit Kipling, ceci est déjà une autre histoire - et celle-ci est à mes yeux résolument trop proche, le regard et le propos de l'historien s'y troublent trop souvent à la mesure de ses engagements. J'espère que les bons historiens contemporanéistes, comme Y. Rinaudo², ne m'en voudront pas, mais à ce moment-là certains témoignages, et quelques romans, valent bien des livres d'histoire.

Ils nous offrent... le reste, ce que les hommes ont pu vivre, ressentir - et ce qu'ils ont pu en retirer, et en faire : Magnan³ donc, et Giono⁴ - Zola⁵ aussi, qui avait fait ses études à Aix. Et Martin du Gard⁶, et Genevoix⁷, ou N. Huston⁸ pour des événements plus récents...

Et puis encore, pour des souvenirs vrais de la Provence, même s'ils sont parfois un peu enjolivés, Gérard Ginoux aux Pialons⁹ ou Roger Jouve aux Mayorques¹⁰...

Car la vie continue, avec son lot de plaisirs et de bonheurs, trop souvent ignorés sur le moment, mais aussi de douleur - et d'horreur, parfois.

La vie continue. Pour la plupart les hommes nourrissent des rêves, pas très grands, mais irréalisables par manque de moyens, ou de temps - ce qui, souvent, revient au même.

Quelques-uns toujours se placent là où il faut pour confisquer les richesses et le pouvoir - ou bien le pouvoir et les richesses, selon les temps. Leurs rêves n'en sont pas plus grands pour

¹ P. Magnan, *La Folie Forcalquier*, Paris, Denoël, 1995.

Les premiers essais de mise en culture de la lavande datent des environs de 1905 (par transplantation de plants sauvages) mais c'est seulement après la première guerre mondiale que cette pratique s'est développée. Dans les années 20, on ramassait encore la lavande sauvage dans les montagnes au-dessus de Séderon (témoignage de M. Imbert, ancien boulanger).

² Y. Rinaudo, *Les vendanges de la République, les paysans du Var à la fin du XIX^e siècle*, Presses Universitaires de Lyon, 1982.

J'ai encore, plus de 30 ans après, le souvenir d'un cours écouté dans l'amphi de la fac d'Avignon, par simple curiosité au début, parce que je passais par là et que les portes étaient ouvertes, sur la crise de 1929 - et qui commençait par cette interrogation : qu'est-ce que l'argent ?

³ P. Magnan, *L'amant du poivre d'âne* (Paris, Denoël, 1988) ou encore *L'apprenti* (Paris, Denoël, 2003).

⁴ J. Giono, *De Homère à Machiavel* (Paris, Gallimard, 1986) ou bien *Entretiens avec J. et T. Amrouche* (Paris, Gallimard, 1990) ou encore *Solitude de la pitié* (Paris, Gallimard, 1932).

⁵ E. Zola, *La fortune des Rougon* (Paris, Librairie Internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1871).

⁶ R. Martin du Gard, *Jean Barois* (Paris, Gallimard, 1913), *Les Thibault* (Paris, Gallimard, 1922-1940).

⁷ M. Genevoix, *Ceux de 14* (Paris, Éditions G. Durassié & Cie, 1949 1916-1923).

Les différents récits rassemblés dans ce témoignage ont été publiés séparément entre 1916 et 1921.

⁸ N. Huston, *L'empreinte de l'ange* (Arles, Actes Sud, 1998).

⁹ G. Ginoux, *Le mas des Pialons, vie d'un mas provençal dans les années 50*, Saint-Rémy-de-Provence, Editions Equinoxe, 2002.

Et pour vivre un peu de ces souvenirs : G. Ginoux, *Cuisine au mas des Pialons, Recettes paysannes en Provence*, Saint-Rémy-de-Provence, Editions Equinoxe, 2003.

¹⁰ A. Seveau, Roger, *une vie de berger entre Durance et Luberon, Les mémoires de Roger Jouve*, Mirabeau, Arnoult Seveau, 2016.

autant, qui reposent sur cette forfaiture. « *Aucune portion du peuple ne peut exercer la puissance du peuple entier* »¹ avait-on rêvé jadis.

La vie continue. L'homme naît, il grandit, un jour il découvre que son existence lui file entre les doigts comme du sable, le lendemain... le lendemain, ses doigts eux-mêmes sont devenus du sable.

Son existence ? Une parenthèse dans le néant, une étincelle fugitive, absolument invisible à l'œil nu, sur un grain de poussière perdu dans l'infini de l'Espace et du Temps.

Et les saisons passent... et les siècles, et les millénaires - comme des saisons.

Le climat change, la pluie succède à la neige, la sécheresse à la pluie, les orages à la sécheresse, la chaleur au froid, la violence à la douceur.

Les hommes vivent ou meurent, c'est selon.

Leur espace se modifie, il change de couleurs et de volumes, il se contracte ou se dilate. Les steppes, les forêts, les champs, la garrigue, parfois des infrastructures, apparaissent, s'épanouissent et sombrent dans le gouffre du temps.

Et tout recommence dans la spirale sans fin des temps.

Quelque chose comme le *samsâra* des bouddhistes, peut-être. Chaque être - chaque chose en fait - se compose d'une somme d'éléments disparates provisoirement liés, et parfois mis en mouvement, par des réactions électrochimiques. Rien n'existe vraiment dans le temps, maître de notre Univers, à chaque instant tout se modifie, perd des éléments, en acquiert d'autres - et régulièrement tout se dilue, se défait, s'éparpille dans le Tout... et se recombine, autrement².

Quelque chose comme le *samsâra* des bouddhistes, oui... mais s'il y a différentes vies, ce ne sont - peut-être, encore une fois - que les choix qui s'offrent à chaque individu à tout moment. Au fond tout ce qui compte, à la fin, c'est d'avoir fait la paix, sa paix, avec sa propre existence, sa vie, et... sa mort. Faire sa paix... Composer d'abord avec les capacités de perception et de conception attachées au corps et au cerveau humain pour inventer un sens à ce qui *par nature* n'en a aucun - l'univers, l'homme, l'individu. Trouver un sens pour trouver une place, sa place, là-dedans.

Chacun est son propre centre du monde, et l'homme n'a jamais fourni autant d'efforts que pour inventer des systèmes qui fassent de lui le centre de l'Univers. Et ni Copernic, ni Galilée n'ont rien changé à l'affaire.

A chacun sa paix, alors, même si beaucoup n'y songent même pas, et pour atteindre celle-ci à chacun sa voie : religion, philosophie, psychologie... c'est tout un, et cela au fond n'a guère d'importance, pourvu qu'aucune de ces voies ne cherche à s'imposer à tous comme la Seule, l'Unique, la Vraie. A chacun sa voie... Toute vérité, toute existence est respectable, pourvu qu'elle ne se propose pas d'aliéner autrui.

Au-delà, bien au-delà, de tout cela, immobile et bleutée dans l'air transparent, ou vibrant de chaleur, il y a la montagne. Une voie, pour certains... Un cadre, dans tous les cas - et qui donne l'impression d'être éternel : les hommes passent, les générations passent, elle demeure. Elle geint, elle craque, elle s'use, la végétation qui la recouvre, les animaux qu'elle abrite, changent et se transforment, mais elle est toujours là.

Et pourtant... à l'échelle des Temps, à la surface de la Terre, la montagne elle-même n'est rien - rien de plus que l'onde du caillou, jeté dans l'eau, qui trouble la surface d'un lac.

¹ Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, Constitution de 1793 ou de l'An I, article 26 : J. Godechot, Les Constitutions de la France depuis 1789, Paris, Garnier-Flammarion (poche), 1970, p. 82.

² Au-delà de la formule (apocryphe) de Lavoisier, on peut citer ici, puisqu'on s'occupe ici d'histoire, celle d'Anaxagore (500-428 avant notre ère environ, maître de Périclès et d'Euripide) : « *Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau* »

Anaxagore de Clazomènes, Fragments, ds J. Voilquin, Les penseurs grecs avant Socrate, de Thalès de Milet à Prodicos, Paris, Garnier Frères, 1964, pp. 147-150.

En ligne (n° 17) :

https://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Anaxagore_LesHomoemeriesEtLeNous.htm#_ftn1

Tout passe, et tout passera... Vous, moi, ce livre, tous les livres... et toutes les œuvres d'art, et toute la musique aussi...
Et les hommes sur la Terre.
Et la Terre elle-même, un jour, poussière moulue dans le sablier géant de l'Univers...

Ce n'est pas grave, allez... ça va passer...

« Grâce, Monsieur le bourreau, encore un petit moment »¹.

¹ Jeanne Bécu, comtesse du Barry, derniers mots (peut-être apocryphes) sur l'échafaud, le 8 décembre 1793.

Table des matières du chapitre 23

CHAPITRE 23 : LA RÉVOLUTION, LE XIX ^e SIÈCLE... ET LA SUITE.....	1
23.1. RÉVOLUTION, PERVERSION, NAPOLÉON(S) ?.....	1
23.1.1. De 1789 au premier Empire.....	1
23.1.2. 1848, la révolution confisquée.....	4
23.1.3. L'avènement du second empire et l'insurrection aptésienne.....	6
23.2. DES INNOVATIONS ENCORE.....	10
23.2.1. L'agriculture.....	10
23.2.2. L'industrie et les manufactures.....	11
23.3. MUSIQUE !.....	12
23.4. ET APRÈS ?.....	15